

UNIVERSITÉ DE NANTES
U.F.R. Lettres et langages
Département de Philosophie

Incohérence entre le système utilitariste et l'individualité de l'agent



Bernard WILLIAMS, *Une critique de l'utilitarisme*

GUIBERT Hédic
LHOMER Lucille

Mini-mémoire réalisé sous la direction de Monsieur Patrick LANG dans le cadre du cours de Philosophie morale et politique sur le sujet « Morale déontologique *versus* éthique utilitariste » au deuxième semestre de notre deuxième année de Licence de Philosophie.

Année universitaire 2013-2014

SOMMAIRE

I – Biographie.....	p.3
II – Introduction.....	p.3
III – Les problèmes de l’intégrité et de l’identité de l’agent.....	p.5
A) Responsabilité négative.....	p.5
B) Les deux exemples de Williams.....	p.6
C) Deux types d’effets éloignés.....	p.7
1. Effets psychologiques.....	p.7
2. Effet de précédent.....	p.9
D) Intégrité.....	p.9
IV – Utilitarisme et réalité.....	p.12
A) Critique de SMART.....	p.12
B) Un État utilitariste ?.....	p.15
V – Bibliographie.....	p.18

I – Biographie

Né Bernard Arthur Owen WILLIAMS le 21 septembre 1929 en Angleterre, Bernard Williams est nommé chevalier en 1999 et décède le 10 juin 2003 à Rome, en Italie. Il était considéré comme l'un des plus brillants spécialistes de philosophie morale de son temps. Il a passé une grande partie de sa vie à tenter de répondre à une question particulière : que veut dire vivre bien ? La plupart des philosophes qui ont tenté de répondre à cette question mettaient en avant l'obligation morale. Williams, lui, pense que cette obligation morale doit être en accord avec la recherche de l'intérêt personnel et d'une vie agréable.

L'ouvrage étudié ici est *Une critique de l'utilitarisme*, traduit de l'anglais par Hugues POLTIER en 1997 (texte original anglais de 1973), aux éditions Labor et Fides.

II – Introduction

Bernard WILLIAMS traite l'utilitarisme comme un système de moralité personnelle ; la politique sera abordée uniquement à la fin en se demandant « dans les mains de qui les décisions utilitaristes reposent-elles ? »¹.

L'utilitarisme est par définition conséquentialiste, il est une forme, une sous-catégorie du conséquentialisme : celle qui s'intéresse au bonheur. Mais le conséquentialisme est compliqué. Pour le moment, nous nous contenterons de dire que pour le conséquentialisme, « la valeur morale d'une action réside toujours dans ses conséquences et c'est en référence à celles-ci que les actions doivent être justifiées, [...] de même pour des choses telles que les institutions, les lois et les pratiques »², comme le résume si bien WILLIAMS.

L'utilitarisme est également direct, c'est-à-dire un utilitarisme de l'acte. Il est enfin un eudémonisme, ce qui, ajouté à sa nature conséquentialiste et directe, fait que l'utilitarisme est la position selon laquelle la justesse d'un acte particulier dépend du bonheur découlant de ses conséquences.

Néanmoins, avant de continuer, il va être nécessaire de définir proprement ce

1 Bernard WILLIAMS, *Critique de l'utilitarisme*, Labor et Fides, p.73

2 Bernard WILLIAMS, *Critique de l'utilitarisme*, Labor et Fides, p.75

qu'est le conséquentialisme. Pour rappel, nous allons nous intéresser aux conséquences des actions afin de fonder sur elles la morale.

Il est impossible que tout ce qui a de la valeur la possède en vertu de ses conséquences seules, sinon nous sommes renvoyés à l'infini. Cela veut donc dire que certaines choses ont une valeur morale indépendante des conséquences, donc une valeur intrinsèque. Et, pour le conséquentialisme, la seule chose à posséder une valeur intrinsèque, ce sont les états de choses (qui sont des situations spécifiques, ou des ensembles de circonstances). Toute autre chose qui a de la valeur ne l'a que parce qu'elle conduit à un état de choses. Toute valeur morale, pour le conséquentialisme, vient donc des circonstances, et c'est pourquoi le conséquentialisme (et donc l'utilitarisme) est nécessairement direct.

Cependant, nous avons un problème avec la notion d'état de choses : elle est trop large, et nous pourrions dire par exemple que le kantisme est une forme de conséquentialisme qui « identifie les états de choses ayant une valeur intrinsèque à ceux consistant en des actions accomplies par devoir »¹. Il faut donc aller plus loin pour donner une définition rigoureuse du conséquentialisme. S'il attribue une valeur intrinsèque aux états de choses, c'est parce qu'il y a d'autres réalités qui prétendent avoir une valeur intrinsèque : les actions. Ici, il s'agirait donc d'un non-conséquentialisme direct. Le conséquentialisme déplace ainsi la valeur intrinsèque attribuée aux actions à leurs conséquences.

Cependant, un nouveau problème apparaît si nous affirmons cela. Le conséquentialisme lui-même reconnaît en effet que certaines actions ont une valeur intrinsèque, et c'est précisément cela qui va intéresser l'utilitarisme. En effet, pour lui, bonheur et plaisir sont des expériences liées aux actions, selon un rapport de cause à effet, et seul le bonheur a une valeur intrinsèque. Les actions n'ont qu'une valeur intrinsèque dérivée, mais néanmoins intrinsèque : à chaque fois que j'accomplis telle action, j'éprouve du plaisir. Cette action est donc intrinsèquement moralement bonne. Aussi, si on refuse aux actions la possibilité d'avoir une valeur intrinsèque, on est trop restrictif pour le cas central même du conséquentialisme, à savoir l'utilitarisme.

Nous allons donc, désormais, nous intéresser à la relation qu'entretiennent états de

1 Bernard WILLIAMS, *Critique de l'utilitarisme*, Labor et Fides, p.79

choses et actions. Pour ce faire, il va falloir introduire la notion d'action juste : « L'action juste est celle qui, parmi les actions possibles pour l'agent, produit ou représente le plus haut degré de ce qui, dans le système en question, est considéré comme intrinsèquement valable »¹. L'action juste est donc, pour les conséquentialistes comme pour les non-conséquentialistes, celle qui produit ou possède le plus de valeur intrinsèque ; par exemple, pour un utilitariste, celle qui produit le plus grand bonheur, et pour un kantien, celle qui est conforme à la loi.

Pour le conséquentialiste direct cependant, qui est le cas qui nous intéresse, l'action juste est maximisatrice, c'est-à-dire qu'elle réalise le maximum de bien (encore une fois, pour l'utilitarisme, c'est le plus grand bonheur). C'est là une définition objective, qui n'est pas mise en cause par les cas où l'action juste est inconnue de l'agent, ou qu'il n'a pas la possibilité de l'accomplir pour quelque motif que ce soit. L'action rationnelle, c'est, selon la définition de SMART à laquelle se réfère WILLIAMS, une « action qui, sur la base des évidences dont dispose l'agent, produira vraisemblablement les meilleurs résultats »².

L'agent ne peut donc accomplir que deux actions : une action juste, ou une action rationnelle. Et une action est juste parce qu'elle conduit à l'état de choses le plus positif parmi toutes les autres actions possibles, même si ce dernier est simplement le fait d'accomplir cet acte (l'acte est un état de choses). Pour le conséquentialiste, une action peut être juste parce qu'elle représente le meilleur état de choses accessible. Pour le non-conséquentialiste, un état de choses meilleur que tout autre ne l'est que parce qu'il accomplit une action juste.

Dans un cas, c'est l'acte qui gagne en valeur morale, et dans l'autre, c'est l'état de choses qui gagne en valeur morale.

III – Les problèmes de l'intégrité et de l'identité de l'agent dans le système utilitariste

A) La responsabilité négative

Le conséquentialisme est indifférent quant au fait de savoir *qui* réalise l'action. Ce

1 Bernard WILLIAMS, *Critique de l'utilitarisme*, Labor et Fides, p.80

2 J.J.C. SMART, *Esquisse d'un système de l'éthique utilitariste*, Labor et Fides, p.46

qui l'intéresse c'est l'état de chose en tant que conséquence de ce que fait l'agent. Ainsi, la question de savoir qui fait l'action est une question inutile qui n'ajoute rien. La responsabilité négative, qui fait qu'un agent est moralement responsable de ce qu'il ne fait pas, ou des actions d'autrui, est donc essentiellement incluse dans le conséquentialisme. C'est une thèse forte et ce qui importe surtout c'est ce qui advient si l'action est réalisée et ce qui advient si l'action n'est pas réalisée.

On peut ainsi voir apparaître la notion d'impartialité. Cette notion, d'un point de vue moral, ne fait « pas de différence pertinente dans le simple fait que les bénéfices ou les charges incombent à l'un plutôt qu'à l'autre »¹. Ainsi, seul le résultat compte. Savoir qui fait l'action par responsabilité positive, donc une action que l'agent fait lui-même, n'est pas une raison morale intelligible.

L'utilitarisme donne de la valeur uniquement au résultat de l'action, peu importe qui la réalise. C'est donc le meilleur état des choses qui est pris en compte, peu importe qui le fait. Ce qui est absurde, d'après WILLIAMS, car il n'y aurait aucun mérite individuel à faire une action et cela mènerait même, en toute logique, à déculpabiliser le responsable positif d'une mauvaise action.

B) Les deux exemples de WILLIAMS

Premier exemple : George² a du mal à trouver un travail et il a des problèmes pour placer les enfants car seule sa femme travaille. Les effets sont donc dommageables pour les enfants. Un chimiste entend parler de George et lui propose un travail dans un laboratoire qui fait des recherches en matière de guerre chimique et biologique. George ne veut pas accepter ce travail car il est contre ce genre de guerre. Son collègue lui dit qu'il n'aime pas cela non plus mais que si George refuse, un autre prendra sa place ; donc la recherche se fera quand même et peut-être avec plus d'entrain si cette personne n'a pas les mêmes idées que George. Il lui dit donc qu'il faut qu'il accepte le travail afin de pouvoir ralentir la recherche. Son collègue ne parle donc pas de son propre intérêt, mais de la crainte d'un excès de zèle de la part d'un autre agent. La femme de George, elle, pense que la recherche en matière de guerre biologique et chimique n'a rien de

1 Bernard WILLIAMS, *Critique de l'utilitarisme*, Labor et Fides, p.88-89

2 Bernard WILLIAMS, *Critique de l'utilitarisme*, Labor et Fides, p.90

particulièrement mauvais. Que doit-il faire ?

Deuxième exemple : Jim¹ arrive dans un village d'Amérique du Sud où il découvre une vingtaine d'Indiens ligotés à un mur. Devant eux se trouvent des soldats. Le capitaine, après avoir appris que Jim était arrivé là par accident, lui explique que les Indiens ligotés ont été choisis au hasard parmi les habitants qui ont récemment protesté contre le gouvernement, afin de montrer qu'il ne faut pas protester. Aussi, il donne un privilège à Jim, celui d'exécuter lui-même un des Indiens afin que tous les autres puissent être relâchés. Sinon, Pedro exécutera les vingt Indiens. Jim se demande s'il serait capable de tenir en respect le capitaine, Pedro et les soldats. Les Indiens attachés au mur ainsi que les autres villageois comprennent la situation et lui demandent d'accepter la proposition. Que doit-il faire ?

Si aucun facteur ne s'ajoute à ces exemples, les bonnes réponses évidentes de l'utilitarisme seraient que George accepte le travail et Jim accepte la proposition du capitaine. WILLIAMS va essayer de savoir si ces réponses sont si justes et évidentes et il trouve un autre problème : le fait que chacun est responsable de ce qu'il fait, plutôt que de ce que les autres font. Car l'utilitarisme écarte ce genre de considération, mais pour d'autres moralistes, la responsabilité de chacun par rapport à ses actes est importante. C'est un problème en lien étroit avec l'intégrité qu'on approfondira plus tard.

C) Deux types d'effets éloignés

Si on prend en compte les effets immédiats, alors on n'a pas de doute sur la réponse. Cependant, pour les effets plus éloignés, les réponses sont moins évidentes et il y a la possibilité d'un renversement du calcul utilitariste.

Il existe deux types d'effets fréquemment évoqués par les utilitaristes en rapport avec les deux exemples précédents : l'effet psychologique et l'effet de précédent.

1. Effets psychologiques

Si on prend en compte la réponse utilitariste, les effets (remords, etc.) sur George

1 Bernard WILLIAMS, *Critique de l'utilitarisme*, Labor et Fides, p.90-91

et Jim seront si importants que cela pourrait annuler l'avantage utilitariste, car l'agent se sentirait mal parce qu'il pense avoir pris la mauvaise décision, mais si la balance des effets est la même qu'elle semblait l'être avant la prise de décision, alors l'agent ne peut pas avoir agi faussement. Or, d'après les utilitaristes rationnels, il est impossible que l'effet modifie l'appréciation du juste et du faux sauf si l'agent n'est pas entièrement rationnel et donc éprouve des sentiments négatifs quoi qu'il choisisse de faire. Donc si l'agent est irrationnel en ce sens, ses sentiments ne peuvent être pris en compte dans le calcul utilitariste, sous peine d'incohérence. L'utilitarisme n'encourage donc pas ce genre de sentiment. C'est pour cela qu'il ne leur donne pas beaucoup de poids dans le calcul.

WILLIAMS critique justement cette façon de penser de l'utilitarisme, réduisant l'homme à une sorte de machine, ne prenant pas vraiment en compte les sentiments moraux des individus. D'un point de vue utilitariste, nos sentiments se produisent en dehors de notre personnalité morale. Ainsi, l'utilitarisme mène à une perte de notre identité morale et même de notre intégrité. Il nous aliène de nos sentiments moraux et de nos actions.

À ces sentiments, d'un point de vue utilitariste, Jim leur accorderait peu de poids alors que George serait plus sensiblement concerné. En effet, la femme de George est elle-même concernée car elle s'intéresse à l'intégrité de son mari, alors que les Indiens n'ont aucun véritable intérêt pour Jim.

L'utilitarisme strict, quant à lui, ne donnerait aucun poids à cet intérêt car la stratégie est préférable à la prise en compte des sentiments. Nourrir des sentiments négatifs serait donc simplement irrationnel. Mais cela ne signifie pas qu'il ne faut pas du tout prendre en compte les sentiments dans le calcul utilitariste car c'est tout de même un motif de satisfaction. Cependant, l'utilitariste cherchera à diminuer l'incidence des sentiments irrationnels dans son calcul. En effet, il paraît déraisonnable de ne pas tenir compte du tout des sentiments irrationnels, mais l'utilitariste reste sur sa position et ne peut ajouter aucun poids supplémentaire aux sentiments négatifs de George et de Jim à partir du moment où leur choix est rationnel d'un point de vue utilitariste.

2. Effet de précédent

WILLIAMS pense que cet effet peut être important et psychologiquement efficace. Nous dire que quelqu'un a déjà fait ce que nous nous apprêtons à faire peut nous rassurer dans notre prise de décision. Cependant, si un individu fait la même action qu'un autre, mais que cette action est elle-même faite dans une situation différente, ce n'est qu'en raison d'une perception confuse qu'on vient à voir la première comme précédant adéquatement la seconde. Aussi, ce n'est pas parce que cela repose sur une confusion que l'impact n'est pas réel ou est négligeable. Les effets sociaux sont souvent sujets à ce genre de confusion.

Ainsi, le calcul de l'effet de précédent doit être réaliste et considérer la manière dont les gens peuvent être influencés. Cet effet ne modifie pas le calcul dans le cas de George et de Jim.

D'après Williams, dans la situation d'effet de précédent, on peut supposer que la motivation d'autrui est déjà déterminée dans un sens ou dans un autre et que ce n'est pas simplement parce que A a fait X que B va faire X. On peut aussi supposer que si A n'avait pas fait X, B aurait quand même fait X.

Ainsi, l'invocation de ces deux effets ne modifie en rien la décision utilitariste.

D) Intégrité

Dans les exemples de George et de Jim, on peut retrouver un trait commun : si l'agent ne fait pas l'action, quelqu'un d'autre la fera à sa place. Dans le cas de Jim, l'action sera pire que s'il fait l'action lui-même et, dans le cas de George, l'action sera la même, mais à plus faible impact s'il la fait lui-même.

Le conséquentialisme implique une doctrine forte de la responsabilité négative : « Si je sais qu'en faisant X, O1 s'ensuivra, et que si je m'abstiens de faire X, O2 en résultera et que O2 est pire que O1, alors je suis responsable de O2 si c'est volontairement que je m'abstiens de faire X. »¹ La situation O2 est donc une production par un autre agent, d'une autre action aux conséquences pires que O1 qui est une

1 Bernard WILLIAMS, *Critique de l'utilitarisme*, Labor et Fides, p.100

production faite par moi-même. Ainsi, la responsabilité négative entraîne un reproche possible qui est : « Vous auriez pu l'éviter »¹.

Dans le cas de Jim, son refus ne produit pas seulement la mort de vingt Indiens, mais aussi et surtout le fait que Pedro tue les vingt Indiens. Ce n'est donc pas le résultat que produit Pedro bien que la mort des vingt Indiens le soit. « Ce que nous faisons n'est pas compris dans le résultat de notre action, alors que ce qu'un autre fait peut en faire partie »². Donc, pour que l'action de quelqu'un d'autre soit prise en compte dans le résultat de notre action, il faut que, sans notre action initiale, l'action d'autrui ne se produise pas. Ainsi, dans le cas de Jim, il faut qu'il soit causalement vrai que si Jim avait accepté de tuer un Indien, Pedro n'aurait pas tué les vingt Indiens. Pour ce résultat, la responsabilité vient de Jim. Cependant, nous ne pouvons pas dire que c'est Jim qui fait se passer les choses ainsi, car ce n'est pas parce qu'il refuse que Pedro tue les Indiens. Ce n'est pas Jim qui fait tirer Pedro. Ce dernier pourrait très bien ne pas tirer malgré le refus de Jim qui, en soi, ne l'oblige en rien.

D'après WILLIAMS, si le capitaine, au refus de Jim, répondait « vous ne me laissez aucun choix »³, il dirait de toute évidence un mensonge. Dans le cas de Jim, on parle donc de résultat et non pas d'effet, car Jim n'a aucun effet sur Pedro. C'est le résultat de son action qui, par l'intermédiaire de l'action de Pedro, aura un effet sur le monde. Ici, le calcul utilitariste accepte l'aliénation et la soumission inconditionnée aux actions d'autrui. C'est donc Jim le responsable, par la notion de responsabilité négative – que WILLIAMS conteste pour cette raison.

D'après WILLIAMS, les projets de premier ordre devraient être les désirs égoïstes (individuels) et les projets de second ordre devraient maximiser les projets de premier ordre afin de permettre une réalisation la plus harmonieuse possible de ces projets. L'utilitarisme, lui, favorise les projets égoïstes mais sans prendre en compte de projet général, contrairement à la pensée de WILLIAMS. Aussi, l'utilitarisme devrait reconnaître que parmi les choses qui rendent l'homme heureux, il y a non seulement le fait de rendre d'autres gens heureux, mais aussi le fait d'être personnellement impliqué voire engagé dans un projet.

1 *Ibidem*

2 Bernard WILLIAMS, *Critique de l'utilitarisme*, Labor et Fides, p.100

3 Bernard WILLIAMS, *Critique de l'utilitarisme*, Labor et Fides, p.101

Un engagement peut être pris envers une personne, une cause, une institution, une carrière, son propre génie ou pour la poursuite du danger, mais il ne doit pas forcément être directement lié à la poursuite du bonheur en lui-même selon WILLIAMS. Un engagement, pour un homme, peut avoir un sens et même peut donner un sens à sa vie et peut le mener ainsi, indirectement, au bonheur.

Si pour l'utilitarisme tous les projets valables doivent conduire au bonheur, alors il y a un problème : les projets sont, en eux-mêmes, des projets de poursuivre le bonheur. Or, c'est par des projets qu'on atteint le bonheur, donc on ne peut poursuivre le bonheur sans avoir d'autres projets individuels. Pour avoir le bonheur, on doit viser autre chose. C'est quand on vise quelque chose et qu'on y parvient qu'on est heureux. Si nous n'avons aucun désir, nous n'avons rien vers quoi avancer afin d'atteindre le bonheur. Donc le bonheur est relatif aux désirs, aux projets, aux engagements. Aussi, l'utilitarisme devrait accepter que le fait de maximiser le bonheur n'implique pas nécessairement que l'action de chaque individu se limite à la poursuite du bonheur en lui-même ; au contraire, les hommes doivent poursuivre autre chose afin d'atteindre le bonheur. L'utilitariste voudra bien sûr décourager quelques projets qui limiteraient le bonheur d'autrui, mais l'utilitariste strict voudra aussi prendre en compte la satisfaction de l'agent destructeur.

Cependant, la plupart des projets seront bénéfiques ou inoffensifs. Ils ne seront que goûts et fantaisies, voire parfois des engagements. Les personnes ayant des engagements extérieurs à eux-mêmes sont plus impliqués avec les autres, les institutions, les activités, les causes, et sont généralement plus heureux. Dans le calcul utilitariste, les projets et engagements entrent au même titre que les autres considérations, c'est-à-dire qu'ils ne sont pas valorisés. C'est un des problèmes que l'auteur met en avant.

Il y a un problème avec l'engagement dans le calcul utilitariste. En effet, WILLIAMS définit les engagements comme des « projets dans lesquels on est plus profondément et plus complètement engagé et avec lesquels on s'identifie tout à fait »¹. L'utilitarisme ne permet pas de prendre en compte de tels projets autour desquels un homme aurait bâti sa vie en tant que satisfaction supérieure. Il mettra donc cette

1 Bernard WILLIAMS, *Critique de l'utilitarisme*, Labor et Fides, p.106

satisfaction sur le même plan que les autres simplement parce qu'autrui aura structuré cet engagement de manière causale. WILLIAMS pense donc qu'il est absurde de demander à un homme de changer ses projets et décisions en faveur de ceux qui résultent du calcul utilitariste. Ce serait simplement une attaque contre son intégrité.

Dans le cas de Jim, il est peu probable que le temps et les circonstances permettent une décision fondée. Aussi, la portée de l'immédiat ne doit pas être sous-estimée. D'après WILLIAMS, l'utilitarisme a une mauvaise manière d'examiner la plupart des buts humains qui sont différents du système de satisfaction universelle ou d'un quelconque système de valeurs. « Nous nous contentons d'agir »¹, donc notre action peut subitement surgir dans une situation quelconque dans laquelle nous sommes engagés. WILLIAMS pense que cette spontanéité est le plus souvent positive.

Mais surtout, pour conclure correctement cette partie, on peut dire que WILLIAMS critique l'utilitarisme sur le fait qu'il met la personne individuelle de côté, car c'est le résultat, l'état de chose final qui compte et non pas la personne. L'état de chose n'exige pas qu'on prenne en compte l'individualité de la personne. Et, pour utiliser un terme de Bernard BAERTSCHI, considérer l'agent comme « support interchangeable d'utilité ou de préférence »², ce n'est pas le respecter. En termes déontologiques ou même kantien, c'est surtout le traiter comme simple moyen. Ainsi, WILLIAMS dénonce l'utilitarisme qui tend à considérer l'homme comme une machine. L'utilitarisme est donc inapproprié pour les êtres moraux que nous sommes. L'identité et l'intégrité de l'homme sont menacées par le risque de devoir préférer l'utilité égoïste à nos projets, à nos buts communs.

IV – Utilitarisme et réalité

A) Critique de SMART

Désormais, nous allons critiquer l'utilitarisme tel qu'il est défendu par SMART, à savoir l'utilitarisme de l'acte. À cette fin, on va introduire la « prémisse de l'adéquation

1 Bernard WILLIAMS, *Critique de l'utilitarisme*, Labor et Fides, p.108

2 Bernard BAERTSCHI, « Ombres et Lumières de l'utilitarisme », *Revue de théologie et de philosophie* 130, p.361

de l'acte »¹, centrale dans cette partie. Elle consiste à dire que « l'utilité totale des effets d'une règle en vigueur doit pouvoir être comptabilisée en fonction des effets des actes »², mais est seulement postulée dans le but de questionner. Elle vient d'une question que se pose WILLIAMS : « L'utilité totale de l'état social où opère une règle est-elle plus grande ou plus petite que celle de l'état où elle est absente ? »³, et a pour but d'opposer utilitarisme direct et utilitarisme indirect.

Les deux formes d'utilitarisme s'intéressent aux actes. Il va donc falloir se demander comment elles s'y intéressent. L'utilitariste direct va dire que l'acte juste est celui qui a les meilleures conséquences. Au contraire, l'utilitariste indirect, lui, va dire qu'il existe des actions justes alors même qu'elles ne maximisent pas l'utilité. La valeur des règles, pour l'utilitarisme indirect, va donc se trouver « dans l'utilité des actes qui découlent de leur existence »⁴. Les règles vont donc incliner les sociétés à accomplir des actes qui seront les plus utiles, et c'est en vertu de cela que certains actes, s'ils ne maximisent pas l'utilité directement, sont justes malgré tout. L'utilitarisme indirect peut donc accepter la prémisse de l'adéquation de l'acte, en accord avec l'utilitarisme direct quant à la réponse, mais en s'en distinguant cependant. L'opposition s'opère donc au niveau de la justesse ou de la fausseté d'actes déterminés, et c'est là-dessus que la critique va se construire. Nous allons nous demander « ce qui découle du fait que des actes déterminés sont justes ou faux pour ces différentes raisons »⁵, et nous allons poser ces question à la position défendue par SMART.

Pour SMART, donc, nous ne devons pas toujours dire à n'importe qui qu'un agent a agi justement (pas même à l'agent lui-même) car cela risque d'entraîner la désutilité (problème du blâme et de la louange). Ceci pose déjà un problème car alors la pratique utilitariste manque de « transparence »⁶ : elle ne peut être révélée à ceux qui y sont soumis, car alors ils considéreraient la morale non pas en termes de justice, mais en termes d'utilité, ce qui résulte en une désutilité si un jugement est trouvé injuste. Mais nous reviendrons là-dessus.

L'utilitarisme ne s'intéresse pas à ce qui s'est passé, si c'était juste ou non, mais il

1 Bernard WILLIAMS, *Critique de l'utilitarisme*, Labor et Fides, p.110

2 *Ibidem*

3 *Ibidem*

4 Bernard WILLIAMS, *Critique de l'utilitarisme*, Labor et Fides, p.111

5 Bernard WILLIAMS, *Critique de l'utilitarisme*, Labor et Fides, p.112

6 *Ibidem*

se demande quelle action sera juste, il se projette dans le futur. SMART dit aussi que les règles ne doivent être que des « règles empiriques grossières »¹ permettant de gagner du temps : lorsqu'un agent se rend compte de la désutilité d'une règle dans un cas particulier, il doit la violer. Ainsi, un agent qui accepte de se donner une règle empirique grossière pour gagner du temps, sait que parfois cette règle produira de la désutilité. Mais il juge que cette même désutilité est moindre vis-à-vis de l'utilité produite par la règle. Stratégiquement, il peut donc être intéressant d'accepter de ne pas toujours accomplir l'action juste. Les règles accroissent alors « la probabilité que j'accomplisse des actions justes sur le long terme »². Il faut cependant rester vigilant et tenter de déceler les cas qui rendront la règle fautive. L'agent utilitariste se doit donc d'être réfléchi et de ne pas trop cultiver la spontanéité en ce qu'elle diminue les chances de réaliser des actions justes. SMART se trompe donc en affirmant que l'utilitarisme direct porte sur la justification des actions et non sur leurs motivations. Nous ne pouvons faire disparaître le calcul utilitariste dans l'utilitarisme direct.

WILLIAMS montre ici qu'il est important de continuer à réfléchir et à remettre en questions les règles, quelles qu'elles soient. Si on les suit aveuglément, on risque de desservir ce pourquoi elles sont là : gagner du temps dans la délibération des meilleures actions à effectuer. Une règle est faite de telle sorte qu'elle couvre le plus de cas possible, mais elle ne peut pas répondre à tous les cas, le calcul est donc bien nécessaire.

Nous nous sommes pour le moment intéressés à l'utilitarisme comme un système de morale personnel et d'un point de vue théorique. Nous allons maintenant nous intéresser à l'utilitarisme appliqué à l'État.

L'utilitarisme, en cherchant à faire une évaluation totale pour maximiser l'utilité, se doit de tout remettre en cause, lui-même compris (SMART lui-même y fait allusion). Nous pouvons, en effet, penser que sa prédominance peut être désastreuse. Nous avons d'abord le problème de l'aliénation de nos propres projets, déjà rencontré au sujet de l'intégrité. Beaucoup de qualités prisées sont non-utilitaristes, comme l'honnêteté, et pourtant, le bonheur des gens y est lié. Et nous ne pouvons, en aucun cas, écarter une quelconque forme de bonheur. L'utilitarisme, ici, refuserait ce genre de qualités, entrant en conflit avec les désirs des gens. L'utilitarisme, appliqué universellement, a donc une

1 Bernard WILLIAMS, *Critique de l'utilitarisme*, Labor et Fides, p.115

2 Bernard WILLIAMS, *Critique de l'utilitarisme*, Labor et Fides, p.116

forte tendance déshumanisante qui ne peut en aucun cas servir l'utilité maximale.

Ensuite, la société se compose, entre autres, d'agents égoïstes. Certes, elle ne peut exister sans une cohésion voulue et punit les actes égoïstes (dans une certaine mesure), mais elle ne garantit pas la paix pour autant et nous trouvons en elle des conflits (entre individus égoïstes, mais aussi entre agents utilitaristes par exemple). Et l'État ne peut prévenir ces conflits intra-étatiques, à moins que les gens soient enclins à les éviter. Or les éviter revient, pour un utilitariste, à renoncer à maximiser l'utilité. L'utilitariste va donc continuellement surenchérir sur le conflit afin de prévenir l'issue défavorable, ce qui a une conséquence très néfaste mais inévitable pour un utilitariste convaincu. Pour éviter ceci, il faut penser en termes non-utilitaristes.

WILLIAMS, avec ces exemples, veut montrer que l'utilitarisme a tendance à disparaître de lui-même. Il répond à des problèmes moraux, mais son application ne peut que conduire à une catastrophe si elle est universelle. L'utilitarisme est donc réduit à une forme transcendante ne souhaitant que la plus grande utilité dans le monde. Et l'utilité totale maximale peut être atteinte même si personne n'acceptait l'utilitarisme, et recommande même que très peu, voire peut-être aucun homme, n'accepte l'utilitarisme. Par conséquent, soit l'utilitarisme est inacceptable, soit personne ne doit l'accepter.

Ici, nous avons montré que l'utilitarisme tel qu'il est défendu par SMART ne peut s'appliquer comme système de morale personnel. Mais qu'en serait-il si les instances du pouvoir prenaient des décisions utilitaristes indépendamment des croyances de ceux qu'elles dirigent ?

B) Un État utilitariste ?

WILLIAMS cherche à montrer que l'utilitarisme est maintenant dépassé. Il insiste sur le fait que l'utilitarisme n'a en fait qu'un bagage moral très léger à cause de son engagement minimal, c'est-à-dire qu'il opère avec très peu de principes auxiliaires. Cela lui permet de rencontrer peu de problèmes puisque alors il ignore les problèmes d'équité, par exemple. Un gouvernement n'est désirable que s'il répond à nos attentes, et on demande à un gouvernement d'être capable d'examiner ce genre de problèmes. L'utilitarisme apparaît donc comme primitif, et aujourd'hui, nous ne pouvons affirmer que des questions d'équité sont dénuées d'intérêt simplement parce qu'on n'arrive pas à

leur en donner. L'utilitarisme ne fait pas de choix entre deux sociétés où le même nombre d'individus partage le même nombre de richesses, et ce, même si dans l'une elles sont équitablement réparties alors que dans l'autre, la majorité des richesses est concentrée sur un très faible nombre de personnes.

L'utilitarisme a aussi recours au principe de substitution des satisfactions. Ce principe, dans le test de compensation de HICKS-KALDOR par exemple, établit qu'un changement est tout à fait bon si le gain du bénéficiaire est tel qu'il peut compenser la perte encourue par le dépossédé et qu'il ait toujours un bénéfice. C'est-à-dire que si A a 10 chèvres et B 100 chèvres, s'il se produit un changement tel que A se retrouve avec 20 chèvres et B 95 chèvres, cela sera juste car A sera en mesure d'indemniser B, tout en conservant une utilité plus grande. Cependant, nous ne pouvons appliquer ceci en tant que principe de décision sociale car les biens ne sont pas toujours substituables. Une destruction par exemple est incompensable. Cette idée est inapplicable socialement. WILLIAMS se pose alors la question de savoir « quels objets de préférence peuvent être traités au moyen des formules de la décision sociale »¹.

Nous avons déjà vu, auparavant, que l'utilitarisme rencontre de grandes difficultés avec les projets personnels et tombe à ce sujet dans l'incohérence. Si nous avons vu cela d'un point de vue de la morale personnelle, c'est également le cas dans le domaine social. Des groupes de personnes vont avoir des idées sur ce que doit être l'État, et les tiendront pour non-négociables.

Imaginons, par exemple, qu'un groupe de gens tienne absolument à la liberté d'expression, et que l'État soit utilitariste et la refuse. L'État utilitariste va donc considérer ces gens comme un obstacle à éliminer : leur suppression coûtera un montant d'utilité mais leur disparition produira un autre montant plus grand d'utilité. Cependant, cette pensée n'est sûrement pas une pensée politique car elle refuse et élimine systématiquement toute opposition et est incapable de se remettre en question. L'utilitarisme, s'il doit être le critère de la politique d'un État, ne doit donc être pensé par personne. À nouveau, l'utilitarisme légifère sur le contenu et le sérieux des projets de la société. Et, encore une fois, il se pourrait que le bonheur d'un grand nombre d'hommes réside justement dans leurs projets, qu'ils ne sont pas prêts à négocier, comme c'est le cas dans cet exemple pour la liberté d'expression.

1 Bernard WILLIAMS, *Critique de l'utilitarisme*, Labor et Fides, p.131

Toutes ces remarques mettent en évidence une illusion qu'on a fortement tendance à suivre et dont l'utilitarisme se sert : c'est l'illusion que les préférences sont déjà là et que la décision sociale ne doit que se contenter de les suivre. Or, il est impossible de suivre en tant que tel. Suivre, c'est déjà faire une action. En suivant, on décide en fait d'accepter les préférences sociales les plus en vue, qui sont elles-mêmes conditionnées par l'action du gouvernement.

WILLIAMS, ici, a donc montré que le caractère simple de l'utilitarisme va, à l'égard de nombreux domaines, à l'encontre de la complexité morale. Cette opposition vient, pour lui, de sa grande simplicité d'esprit. C'est-à-dire que l'utilitarisme est composé de trop peu de pensées pour rendre compte de la réalité. Dans le domaine transcendantal, l'utilitarisme a de grandes qualités, mais appliqué à la réalité du monde il devient inacceptable. WILLIAMS reconnaît bien de grandes qualités à l'utilitarisme et notamment aux questions qu'il soulève, mais, pour lui, ces qualités doivent être apportées à d'autres théories. L'argument central et le plus fort de WILLIAMS est le problème de l'aliénation des projets, inhérent à l'utilitarisme ; le reste étant surtout des points de détails montrant que l'utilitarisme rencontre de nombreux problèmes vis-à-vis de la pensée morale, mais aussi qu'il ne peut être appliqué au monde tel qu'il est. L'utilitarisme prône un bonheur maximal, il est motivé par une volonté de bonheur universel. Le fait de chercher un bonheur universel par un calcul maximisateur détruit le bonheur personnel. Le plus grand bonheur ne sera jamais atteint par les hommes et ne pourra ainsi jamais les servir. L'idée de l'utilitarisme est très bonne, mais elle ne peut s'appliquer à la réalité. En d'autres termes, l'utilitarisme, par son action, aboutit à des conséquences clairement non-utilitaristes.

V – Bibliographie

- BAERTSCHI Bernard, « Ombres et lumières de l'utilitarisme » dans *Revue de théologie et de philosophie* 130 (1998), p.357-380 ;
(<http://www.unige.ch/medecine/ieh2/sciencesHumainesEnMedecine/collaborateurs/BernardBaertschi/d14-Utilitarisme.pdf>);
- SMART J.J.C., *Esquisse d'un système de l'éthique utilitariste*, 1997 ;
- WILLIAMS Bernard, *Critique de l'utilitarisme*, trad. de l'anglais par Hugues POLTIER, (texte original 1973), Genève, Labor et Fides, 1997.

- *Stanford Encyclopedia of Philosophy*, « Bernard WILLIAMS », avec l'aide de Catherine LIVESLEY, élève anglaise en Erasmus dans notre promotion 2013-2014 ;
(<http://plato.stanford.edu/entries/williams-bernard/>) ;
- Photo de première page : Photo de Bernard WILLIAMS, prise sur le site <http://www.philosophy.atmhs.com>